



Jacob Jordaens
(1593-1678),
*Prométhée
enchaîné* (1640),
Wallraf-Richartz
Museum, Cologne.

Prométhée

désormais mal-aimé

DOMINIQUE LECOURT

Philosophe et éditeur, professeur émérite à l'université Paris-VII, il a publié, entre autres, *Prométhée*, *Faust*, *Frankenstein*. *Fondements imaginaires de l'éthique* (Synthélabo, 1996), et a dirigé *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences* (4^e éd, Puf, 2006).

Héros des progrès de l'esprit humain, puis suspecté de satanisme, Prométhée est devenu à la fin du 20^e siècle un adjectif qui qualifie les dangers de la technoscience.

Il n'est sans doute aucune figure de la mythologie grecque qui soit restée aussi présente à nos esprits modernes que celle de Prométhée. La langue française déjà en témoigne qui a formé sur son nom au 19^e siècle un adjectif – «prométhéen» – et au siècle suivant un substantif – le «prométhéisme»... L'immortel Titan domine notre imaginaire collectif dès lors qu'il s'agit de prendre la mesure de l'impact sur la condition humaine des progrès scientifiques et techniques.

De Prométhée, on connaît les ascendants. Elles remontent très haut dans la culture grecque. Son nom signifie littéralement: «celui qui pense avant», ou «en avance», c'est-à-dire celui qui prémédite ses coups: le rusé donc, le roué, le fourbe. Selon Hésiode dans ses grands poèmes épiques, ce Titan, fils de Japet et de Thémis, se fait, contre Zeus qui ne les aimait guère, le champion des

de la civilisation. Mais s'il est enchaîné, c'est qu'il a été puni de sa rébellion par un dieu qui le tient captif et le torture. Rivé à un rocher du Caucase, aux confins désolés du monde antique, un aigle lui dévore obstinément le foie, qui chaque nuit se régénère. D'une fierté à toute épreuve, il refuse tout repentir, et menace Zeus d'un secret qu'il détient et garde par-devers lui.

Prométhée et les Lumières

La figure de Prométhée disparaît presque totalement de la culture occidentale avec l'avènement du christianisme en Occident. Elle ne fait son vrai retour qu'à l'extrême fin du 17^e siècle avec *La Estatura de Prometeo* de Pedro Caldéron. Elle triomphe au siècle suivant, inscrite au cœur de la philosophie des Lumières. Ce n'est toutefois pas le héros douloureusement enchaîné qui revient alors hanter les consciences,

Pour Nietzsche, Prométhée est la figure symbolique de l'artiste qui paie d'une solitude torturante le don de ses capacités créatives.

mortels. Pour les punir d'une première fourberie de leur protecteur, Zeus les a privés du feu qui leur servait à cuire les aliments et, plus grave, leur permettait d'offrir des sacrifices aux dieux de l'Olympe. Prométhée, par ruse, en vole une étincelle dans la forge d'Hephaïstos et la leur apporte dans le creux d'un narthex (grand coquillage). Il leur apprend alors les rudiments de techniques et de sciences qui leur permettent de s'élever au-dessus de leur condition, jusqu'alors encore bestiale.

Le dramaturge Eschyle forma, dit-on, le projet d'une trilogie autour de ce héros. Nous n'en connaissons que la pièce intitulée *Prométhée enchaîné*: il y apparaît comme un aventurier créateur d'une humanité nouvelle, porte-feu

mais le Prométhée archaïque qui symbolise la révolte contre la tyrannie divine. Le Titan, dépouillé de son immortalité, prend visage humain. Il est appelé à symboliser le défi lancé par la raison au principe d'autorité. Quitte à prendre après, en Italie, les traits surprenants à nos yeux du «libérateur», le jeune général Bonaparte. Nul n'a mieux célébré ce Prométhée-là que Ludwig van Beethoven dans le finale éclatant de la *Symphonie héroïque*. Militant de la libre-pensée, champion de l'athéisme, le poète William B. Shelley a donné de ce héros la figure littéraire la plus achevée dans son *Prometheus Unbound* (*Prométhée déchaîné*, 1820). C'est son cri que Karl Marx fait retentir à la fin de sa thèse de doctorat sur *La Différence de la*

philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure (1841): «Je suis franc: je hais tous les dieux; ils sont mes obligés, et par qui je subis un traitement inique.»

Goethe en sa jeunesse a écrit un poème qui exploite la même veine. Les derniers vers donnent l'esprit de l'ensemble: «Je ne sais rien sous le soleil de plus misérable que vous autres, les dieux!», s'exclame Prométhée qui vient d'interpeller Zeus en ces termes: «Moi t'honorer? À quel titre? As-tu jamais adouci les souffrances de l'homme accablé? As-tu séché les larmes de celui qui pleure d'angoisse?» Franz Schubert mettra cette apostrophe en musique en 1819 avec un souffle dramatique digne de l'esprit de révolte qui l'inspire.

Le Prométhée que nous évoquons le plus volontiers ces derniers temps est celui de l'audace mais aussi de la punition, tout à la fois. Mais surtout de la punition. Paradoxe dans un monde moderne qui aimait, naguère encore, répéter que Dieu était mort, à la suite d'un philosophe qui, lui-même, voulait voir Dionysos s'avancer sous les traits de Prométhée. Aux yeux de Friedrich Nietzsche, qui visiblement écrit d'abord pour lui-même, le personnage qu'Eschyle a mis en scène, sous les traits de Prométhée, c'est la figure symbolique de l'artiste qui paie d'une solitude torturante le don de ses capacités créatives. Il laisse entrevoir sous l'apparente sérénité apollinienne de la création «*un surprenant abîme de terreur*». En cet abîme se découvre cette sévère vérité: «*Le bien le plus haut qui puisse échoir à l'humanité, elle ne l'obtient que par un crime dont elle doit assumer les conséquences...*» Et Nietzsche se risque à un rapprochement du mythe païen avec le dogme chrétien du péché originel!

Une figure de l'impiété

Qui parle de Dieu, en nos terres bibliques, ne peut manquer, en tout cas, de songer à Satan. Voici donc Faust. Le mythe s'empare d'un personnage historique qui fit légende de son vivant, au début des temps modernes: le docteur Johann Georg Faustus (1480-1541), cet ▶

► universitaire versé dans les arts magiques et divinatoires qui fascinait les cours princières, le célèbre «nécromant» qui a nourri d'innombrables publications et spectacles populaires sulfureux en Allemagne pendant deux siècles. Aux yeux des luthériens allemands, il devint très rapidement le type même du «savant impie», symbole de l'humanisme renaissant avec lequel ils avaient rompu. Sa mort horrible –son cadavre atrocement déchiqueté– alimenta la rumeur selon laquelle il n'aurait obtenu les pouvoirs extraordinaires dont il se vantait volontiers qu'au prix d'un pacte avec le diable. L'Angleterre élisabéthaine recueillit cette figure tragique, non sans y ajouter une nuance orgiaque. Christopher Marlowe donna en 1594 à Londres *The Tragical History of Dr. Faustus*, qui fit scandale.

jeune encore de la lignée prométhéenne, celui qu'a imaginé en 1816, à l'âge de 19 ans, la plume inquiète de Mary Shelley, l'épouse du poète auteur de *Prometheus Unbound*. Elle donne le nom de Victor Frankenstein au héros de son roman, et place en sous-titre «Un Prométhée moderne». Nous connaissons l'occasion qui a sollicité l'imagination de la jeune femme. C'était au cours d'une conversation philosophique entre Mary Shelley et George Byron, sur les bords du lac Léman par un oisif après-midi d'été, au sujet d'une expérience retentissante réalisée par Erasme Darwin, représentant typique de l'*Enlightenment*. La rumeur voulait qu'il eût réussi à donner vie à un fragment de matière inanimée conservée dans une éprouvette. Version moder-

de James Whale en 1931. Le monstre du roman ne grogne pas, il parle, et il présente, agrandis, tous les traits d'un être humain; il sait même se montrer éloquent, et de surcroît généreux. Il sauve une petite fille de la noyade, il ne supporte pas l'injustice. Ceux des humains qui ont affaire à lui se méprennent sur le sens de ses gestes. C'est ce qui provoque sa violence, mais maintient aussi la sympathie du lecteur à son endroit.

La véritable nouveauté de ce mythe, c'est qu'il y est question directement, de la création de la vie, et plus spécifiquement de la fabrication des enfants. Premier mythe «bioéthique», il accompagne depuis lors les progrès des sciences biologiques et médicales.

La tragédie finale en témoigne. Le monstre, cet enfant sans nom, sans mère ni père, supplie Victor, son créateur, de lui fabriquer une compagne. Le savant, au moment où il va enfin accéder à cette demande, interrompt son œuvre et, saisi de terreur, la détruit. Il se dérobe parce qu'il imagine la descendance qui s'ensuivra. Le monstre, s'estimant trahi, massacre la famille de son créateur, et le poursuit de sa haine. C'est sans doute à ce titre que ce mythe nous touche directement. Il remet en honneur un autre mythe ancien, celui de l'apprenti-sorcier imaginé par le philosophe Lucien de Samosate à la fin du 2^e siècle et exhumé par Goethe dans une célèbre ballade; il ravive la grande légende juive du Golem qui décrit la création artificielle d'un anthropoïde susceptible de se retourner contre le rabbi qui lui donnait vie. Il met enfin, et surtout, en scène le pouvoir de maîtrise escompté d'une science toute nouvelle –l'électrochimie– sur l'ordre de la filiation biologique et symbolique.

Sans doute, s'agit-il du symptôme d'un embarras dans la pensée, ressenti comme un malaise dans la civilisation. Un malaise, selon Sigmund Freud, exprime un désir, signale une pulsion qui persiste sous un renoncement qui s'impose.

Grand lecteur de Goethe, le fonda-

La véritable nouveauté du mythe de Frankenstein, c'est qu'il y est question directement de la création de la vie, et plus spécifiquement de la fabrication des enfants.

Le *Faust* de Goethe, recueillant le legs de toutes les versions du mythe, apparaît comme un avatar de Prométhée dans le monde chrétien. La question posée n'est plus celle de la «démésure» (l'*hybris* grecque, qui trouble l'ordre du monde), mais celle du salut dans la perspective chrétienne du mal qui punit comme un péché mortel l'orgueil de savoir. On en retient la violente critique de la science établie, dénoncée comme hostile à l'élan cosmique de la vie. C'est Méphistophélès et le pacte passé avec lui qui reste gravé dans les mémoires: si le diable se révèle capable d'apporter, ne serait-ce qu'un instant fugitif, pleine satisfaction à son inextinguible soif de connaissance, de puissance et de plaisirs, le docteur Faust s'avouera vaincu et acceptera la damnation.

Mais venons-en au dernier-né, plus

nisée de Faust? Sans aucun doute. Par plus d'un détail et quelques allusions, M. Shelley joue en effet de la référence à Satan. La science mise en scène pourtant n'est plus médiévale. On pénètre, à Ingolstadt, dans un laboratoire de pointe pour l'époque, même si l'action va se perdre dans les brumes incertaines d'une improbable Écosse. La morale du roman est très claire. Il signifie qu'à bousculer l'ordre de la nature par une excessive passion de savoir, l'homme commet une faute, un péché, et s'expose à subir un terrible châtement.

Frankenstein, premier mythe bioéthique

À s'en tenir au texte initial, on découvre à quel point le mythe a été renouvelé. Oublions l'imposant Boris Karloff jouant la créature, dans le film

teur de la psychanalyse avait aussi médité les thèses de l'un des penseurs qui ont le plus profondément marqué la pensée occidentale au lendemain de la Première Guerre mondiale, Oswald Spengler, l'auteur du *Déclin de l'Occident* publié en 1918 caractérise l'époque contemporaine comme « faustienne ». Mais O. Spengler a poursuivi sa lecture du *Faust* de Goethe au-delà de sa première partie. Il a lu attentivement la deuxième, tenue secrète, retravaillée par son auteur jusqu'à sa mort et publiée à titre posthume. Cette fin retourne complètement le sens de l'œuvre tel qu'il s'était imposé à ses innombrables lecteurs. Ayant triomphé des tentations, Faust finit par trouver son salut sur la voie de la technique rationnelle en se mettant au service de tous dans les grands travaux d'assèchement d'un marais hollandais. Il montre la technique au service de l'amour du prochain!

O. Spengler dénonce cette fin méditée en secret par Goethe comme la dernière grande illusion de l'humanité. Celle de croire la science et la technique capables de combler par elles-mêmes notre insatiable désir d'omniscience et notre rêve d'omnipotence. Comment renoncer, sans l'aide de la religion, au « sentiment océanique » qu'enveloppe ce désir?

Les dimensions de la vie remaniées

Le procès aujourd'hui instruit contre la science s'aggrave sans cesse de nouvelles pièces : énergie nucléaire, gaz de schiste, clonage, OGM, révolution numérique, robotisation du monde... Chaque pas représente un nouvel exploit de l'intelligence humaine. Mais chaque cas soulève aussi une inquiétude éthique radicale. Toutes les dimensions de la vie apparaissent en voie d'être remaniées. Les atteintes à l'environnement sont des réalités incontestables depuis un demi-siècle. Les indispensables liens de la recherche avec le monde de l'éco-



Film allemand réalisé par Paul Wegener en 1920. Considéré comme un chef-d'œuvre du cinéma expressionniste allemand, il eut une grande influence sur James Whale, le réalisateur de *Frankenstein*. Il raconte l'histoire d'un homme fabriquant un monstre pour s'en faire un esclave. Ce film s'appuie sur la légende juive du Golem qui décrit la création artificielle d'un anthropoïde susceptible de se retourner contre le rabbi qui lui donnait vie.

nomie et de la finance sont désormais suspectés d'être inspirés par la simple avidité. Le personnage qui a pu longtemps incarner, par excellence, l'audace de la pensée inventive va-t-il finir lapidé par la foule?

Alors que flambent les extrémismes

théologico-politiques de toutes obédiences, la longue et tortueuse histoire de Prométhée et ses métamorphoses diverses nous invitent à ne pas sous-estimer la réalité du tissu symbolique, affectif et normatif de l'existence humaine. ●